Le Bulletin Freudien n°30
Septembre 1997

« C'est arrivé près de chez vous »

Etienne OLDENHOVE

(47)J'ai proposé le thème de cet atelier (« Seul, bien que pas esseulé ») afin de nous permettre de nous réinterroger sur le paradoxe suivant : plus la communication croît, moins il y a de sujet. Nous sommes en effet arrivés à un moment de la civilisation caractérisé à la fois par un accroissement exponentiel des moyens de communication et par un esseulement également grandissant.

Or Lacan n'a cessé de nous rappeler que la fonction essentielle du langage n'est pas celle de la communication, mais bien celle du sujet, comme effet du langage.

« C'est arrivé près de chez vous » est le titre d'un film de Benoit Poelvoorde, sorti en 1992 lors du festival de Cannes où il obtint notamment le prix de la critique internationale. Film d'amateurs, réalisé avec des moyens dérisoires, il a rencontré un succès totalement inattendu auprès du public et a provoqué des polémiques très vives parmi les critiques cinématographiques, certains criant au scandale, d'autres au génie.

(48)Que raconte ce film ? D'une certaine façon, simplement la sordide histoire d'un tueur en série et de sa bande. Ce qu'il y a de particulier cependant dans cette histoire, c'est que ce tueur et sa bande sont en même temps occupés à tenter de réaliser un film, élément qui introduit une ambiguïté constante entre « réalité et fiction » : les acteurs sont à la fois « acteurs » au sens de « celui qui tient un rôle » et « acteurs » au sens de « celui qui pose réellement un acte ». Du fait de cette ambiguïté permanente, ce film suscite des réactions caricaturalement divergentes auprès des spectateurs : du franc dégoût chez certains, qui n'hésitent pas à dénoncer ce qu'ils perçoivent comme perversion dans ce film, à l'admiration chez d'autres, qui perçoivent ce film comme se mouvant toujours dans une autre dimension, comme devant toujours se lire au second degré.

« C'est arrivé près de chez vous » est aussi une phrase, un énoncé subtil. On peut la ramener à une équation à une inconnue : qu'est-ce qui est arrivé près de chez vous ? Une feuille est tombée de l'arbre ? Un oiseau a chanté ? La psychanalyse ? Un meurtre ? Une monstruosité que vous n'avez même pas vue ?

Mais l'énoncé est plus complexe qu'une simple équation à une inconnue, car il laisse clairement entendre aussi que cela n'est pas arrivé chez vous. Ouf !!!

Donc une inconnue « x », mais déjà négativée d'une certaine façon.

Je me suis demandé d'où pouvait venir l'immense audience que ce film a rencontrée, alors qu'il n'est aucunement séduisant (ni d'un point de vue esthétique, ni par une fibre émotionnelle ou sentimentale comme beaucoup de films « à succès »). Au contraire, ce film est parfois vulgaire, outrancier souvent, rebutant à l'occasion, et marqué d'un caractère régionaliste (wallon) insistant.

Ce qui fit pour moi l'intérêt du film fut, d'emblée, son humour décapant (c'est un film qui m'a fait beaucoup rire) et l'intuition d'une sorte de vérité dite sur notre époque, particulièrement sur notre rapport (de jouissance) aux médias.

(49)Je me suis interrogé sur la vérité que je supposais à ce film, à cette oeuvre d'art. Il m'a fallu un temps très long pour arriver à dégager ce qui me semble être le génie de ce film.

Comme je l'ai déjà signalé plus haut, la divergence radicale des réactions des spectateurs par rapport au film est une indication sur ce qui est peut-être son enjeu même, à savoir une *question de lecture*.

Car cette divergence dans les réactions dépend d'une différence de lecture, de lecture de cet entrecroisement, de ce nouage subtil entre réalité et fiction, de cette confusion entre l'une et l'autre, qui vous force à devoir choisir. Ce qui, en effet, caractérise le fantasme des médias actuellement et donc en ordonne la jouissance, c'est un voeu d'*immédiateté*, ce qu'on appelle le « en direct ».

Immédiateté temporelle (suivre un événement à l'instant même, par exemple), immédiateté spatiale (où la caméra cherche à se substituer à une sorte de regard divin, c'est-à-dire un regard totalisant qui serait la somme de tous les points de vue possibles), immédiateté de l'image, immédiateté du « être branché » cher à la jeunesse d'aujourd'hui, immédiateté de certaines exigences de transparence...

Voeu donc d'éliminer toute perte, toute médiation ; illusion de pouvoir faire disparaître la perte (inhérente à toute véritable médiation) en la rendant infinitésimale.

L'intérêt majeur de ce film est d'être *une représentation de la nonreprésentation*. Le fantasme des médias est celui d'un monde de *présentation* (de la vision, du voir, de la sensation prétendument pure parce que directe, du sensationnel évidemment en conséquence...) et non plus d'un monde fait de représentations. C'est là que l'on peut faire une lecture plus psychanalytique des choses. La question de la représentation est déjà centrale chez Freud, avec notamment ses distinctions entre *Vorstellung* (représentation) et *Vorstellungreprasentanz* (représentant de représentation) et entre représentation de chose et représentation de mot. Lacan, quant à lui, sera amené dans son travail (Séminaire *L'identification*) à distinguer, au niveau de la représentation, signe et signifiant, *le signe* étant ce qui (50)représente quelque chose pour quelqu'un tandis que *le signifiant*, lui, représente le sujet pour un autre signifiant.

Comme Lacan nous l'a martelé dans ce séminaire sur l'identification, il n'y a de passage possible du signe au signifiant que par l'opération d'effacement du signe par une lecture-écriture.

La tentative de la civilisation (ou de la barbarie) contemporaine, par la façon dont elle utilise les incroyables moyens de communication dont elle dispose et par la foi qu'elle met en ceux-ci, est une tentative de retour au signe, une tentative typiquement obsessionnelle d'effacement de l'effacement, comme le dit Lacan à propos de la névrose obsessionnelle.

Cela n'est pas sans conséquence : notamment au niveau de la violence du monde contemporain. Non que l'homme contemporain serait plus violent que l'homme d'une autre époque, mais l'homme contemporain est, à mon avis, plus démuni dans ses capacités de symbolisation, notamment de la violence inéluctablement inhérente et à la vie et à la structure humaine.

Il n'est pas inintéressant de distinguer violence de structure (inéliminable, due à la cruauté de la structure) et violence surajoutée, symptomatique (due à un refoulement ou à une autre opération entravant un processus de symbolisation). Par rapport à la violence symptomatique, une intervention est possible : il s'agit de passer d'une présentation à une représentation.

Représenter la violence est la seule façon de réellement l'atténuer. « C'est arrivé près de chez vous » est une tentative qui va dans ce sens, dans celui d'une représentation de la violence. Ce n'est évidemment pas en interdisant à ses enfants de jouer avec un revolver (jouet), ni en leur interdisant de voir un film dit violent que l'on avance dans cette question. Mais c'est en leur apprenant à lire ce qu'ils rencontrent. En Belgique actuellement, nous sommes collectivement confrontés à la violence de la pédophilie. Il n'est pas de bon ton d'y parler d'un film tel que « C'est arrivé près de chez vous », car ce dernier semble bafouer une série de valeurs auxquelles tout être humain ne peut qu'être spontanément attaché. (51)Cependant, je maintiens que la réponse à donner à cette violence n'est pas, contrairement à ce que beaucoup semblent penser et dire, de renforcer les interdits et les peines, d'aller vers toujours plus de prohibition, mais bien d'inter-dire, c'est-à-dire de dire « entre », de dire réellement, de dire entre deux signifiants – ce qui est la seule façon de dire véritablement, de représenter au sens fort de ce terme tel que Lacan nous l'a enseigné. Il ne suffit pas de s'émouvoir et de se laisser aller à ses émotions : ces tragiques événements doivent nous inciter à penser plus que jamais à ce à quoi nous sommes confrontés, à tenter de mieux cerner le réel qui y serait escamoté.

Nous sommes dans des sociétés qui, en raison du déclin de la fonction paternelle et pour tenter de pallier à ce déclin, font de plus en plus appel à l'autorité de la science et de la justice (cf. l'inflation du droit et du recours au droit dans nos sociétés). Ces appels sont vains et il est de notre responsabilité d'analystes de le dire. La réponse n'est pas dans un renforcement des lois ni dans une démission au profit du savoir d'experts, mais dans un approfondissement de notre rapport à la loi, de notre assujettissement aux lois du langage.

Enfin, ce film nous renvoie également la question de *la jouissance du trauma*. Il y a deux ans déjà, Charles Melman attirait notre attention sur la place centrale que reprenait le traumatisme dans l'économie subjective contemporaine ; il y a peu, il allait jusqu'à soutenir que le « traumatisé » était devenu le lieu d'élection de la subjectivité contemporaine.

Le mois dernier, je recevais une invitation à participer à une formation en « victimologie » (un signifiant nouveau qui manifestement a le vent en poupe).

Curieux retour des questions, à un siècle d'intervalle. Freud est parti de cette question : qu'est-ce qu'un traumatisme ? et où faut-il le situer ? dans la réalité ? dans le fantasme ?

(52)Le sexuel est par lui-même traumatique parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel : aucun espoir d'harmonie, de ce côté-là [1].

---

1 La sexualité humaine n'est pas une sexualité « naturelle » elle ne peut être ramenée

Il y a le trauma, mais il y a aussi ce qu'on en fait de ce trauma. Soit, on le refoule plus ou moins et on en fait une névrose « classique », ou simplement un rêve ou une autre formation de l'inconscient. Soit, on y reste collé, agglutiné : c'est ce qui se produit dans ce qu'on appelle la « névrose traumatique ». Notre culture n'est-elle pas occupée à tenter de favoriser le retour de ce dernier type de névrose ? Par exemple, le fonctionnement de la télévision me semble souvent être proche de celui d'une névrose traumatique, dans la mesure où elle maintient le téléspectateur groggy, « out ». « Out », hors de quoi ? Hors d'une lecture-écriture, hors d'une identification, hors d'une subjectivation possible.

En conclusion, je dirais qu'il n'est fondamentalement de lien qu'à partir d'un travail de lecture, lecture qui suit et fait le lit d'une écriture. Et un des principaux symptômes de notre culture ne serait-il pas de tendre vers une société qui aurait le fantasme de pouvoir se passer d'écriture ou qui serait dans un oubli assez radical du fait que toute écriture est non pas de l'ordre de l'image, mais bien d'*un effacement de l'image* ?

---

simplement à un instinct naturel ; c'est une sexualité dénaturée, toujours pervertie parce que l'être humain est un animal dénaturé, comme le disait Vercors. Dénaturé par le langage, par la représentation qui arrache l'être humain à l'immédiateté. Dire que pour l'être humain, « il n'y a pas de rapport sexuel », signifie simplement que la sexualité humaine est et sera toujours problématique et ne peut se résoudre en une simple complémentarité naturelle. Autrement dit, l'homme ne dispose pas de mode d'emploi pour ce qu'il est de sa sexualité. C'est en ce sens que l'on peut dire que cette sexualité sera toujours « traumatique » pour lui.